CO éditions

/ ROMAN

CENDRINE BERTANI



LES FABULEUSES AVENTURES DU

DEAD CLUB



LA MOMIE D'USIL-RÊ – ÉPISODE 2

TRICHE À VIENNE

Cendrine Bertani

Triche à Vienne

la momie d'Usil-Rê – Épisode 2

Roman

CO
éditions

Du même auteur,

Chez n'co éditions

Jeunesse :

163 – Octobre 2023

Les fabuleuses aventures du Dead Club. La momie d'Usil Rê

Tome 1 : Caire obscur – octobre 2026
Tome 3 : Dans la gueule du Louvre – Août 2026

Chercheurs de trésors

1. Dany – Octobre 2026
2. Ali – Octobre 2026
3. Nijma – Octobre 2026

Roman historique

Apulée de Madaure ou le procès d'un sorcier – Février2025

Ailleurs

Nouvelles

Entre Eve et Adam – Les Presses du Midi, 2011
La Bigote ne fait pas le moine (anthologie) – Le Poutan, 2018
À La Frontière – ExAequo, 2018
Le Diable vous emporte (anthologie) – Le Caïman, 2019
Itinéraires noirs (anthologie) – EndoMorphoses 28, 2022
Nihil Ex nihilo – Ska (ebook), 2022

Romans historiques

Le Miroir de Gorgo – Les Presses Du Midi, 2011, réédition BoD 2026
Dans les Sandales de Plaute – Les Presses Du Midi, 2013
La Prophétie de Bretagne – Rive d'or, 2022
Homère avant Homère – Héraclite 2022

Thriller-fantasy young adult

Les Légions d'Hadès :

Tome 1 : Le Réveil – Eaux Troubles 2019, puis Rive d'or, 2023
Tome 2 : Aurélia – Eaux Troubles 2021, puis Rive d'or, 2023
Tome 3 : La Marque d'Hadès – Eaux Troubles, 2022 puis Rive d'or, 2023
Tome 4 : Chez la Gorgone – Rive d'or, 2023
Tome 5 : Néo – Rive d'or, 2023
Tome 6 : Hadéia – Rive d'or, 2023

Polar/Thriller

Bêta-Tueurs – Rive noire, 2022
La Délicate défense de l'éléphante – BoD 2025
Le Projet L. – BoD 2025

Sommaire

Prologue	1
Chapitre 1	3
Chapitre 2	13
Chapitre 3	22
Chapitre 4	28
Chapitre 5	31
Chapitre 6	40
Chapitre 7	46
Chapitre 8	50
Chapitre 9	60
Chapitre 10	69
Chapitre 11	80
Chapitre 12	88
Chapitre 13	104
Chapitre 14	117
Chapitre 15	119
Chapitre 16	131
Chapitre 17	140
Chapitre 18	152
Chapitre 19	163
Chapitre 20	175

Prologue

Méditerranée, entre Alexandrie et Gênes, paquebot Ausonia

Samedi 22 novembre 1930

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'écria le matelot.

La jeune fille qu'il venait de dénicher, dissimulée dans un canot de sauvetage, était brune comme la nuit. Il était certain de ne pas avoir vu son nom sur le registre des passagers. Fagotée comme elle l'était, enroulée dans une robe déchirée et sale, elle ne pouvait pas être l'une des miss de bonne famille qui voyageaient avec Lord Smith. Ce n'était pas non plus une des Françaises arborant une coupe de cheveux à la garçonne et des tenues ajustées.

Leur départ remontait à l'avant-veille. Une traversée entre l'Égypte et l'Italie était proposée chaque jeudi. Elle se cachait peut-être depuis deux jours.

Il y avait peu d'Égyptiennes à bord : la plupart étaient employées au ménage, pour changer les draps des cabines et apporter du linge de toilette propre. Le nec plus ultra consistait à plier les serviettes à la manière d'un origami. Les clients découvraient avec des yeux ébahis un cygne d'une blancheur immaculée, reposant sur leur oreiller, ou des fleurs de lotus épanouies. Ces employées gardaient la tête voilée et leur tenue sombre les rendait discrètes, presque invisibles.

Cette gamine avait la chevelure dénouée. Encadré par des boucles couleur ébène, son visage paraissait farouche. Sous la barre de ses sourcils froncés, des yeux immenses vous scrutaient. Ils étaient si profonds que vous auriez pu vous y noyer.

Le jeune marin lui attrapa le bras, espérant une réponse, mais la bouche de la passagère clandestine resta muette. Nijma tira la langue en guise de conversation. Ses dents étincelèrent dans le crépuscule, comme des perles nacrées.

La bohémienne claqua des doigts et son interlocuteur resta comme pétrifié. La gamine put se dégager de son étreinte et s'enfuir sur le pont du bateau, jusqu'à la première porte permettant de quitter le pont pour se diriger vers les entrailles du paquebot.

Fallait-il donner l'alerte au risque de passer pour un incompétent ? Cette fille n'avait pas payé les cent piastres de la traversée, mais ce manque à gagner ne changerait rien à son propre porte-monnaie.

Le matelot devait-il faire un rapport au capitaine ou bien oublier la scène ? Ce témoin se sentit subitement mal. Indécis, la tête lourde et l'estomac barbouillé, le jeune homme s'étonna de son état de santé. Il n'avait jamais eu le mal de mer. Cela aurait été un comble, pour quelqu'un de sa profession. Alors pourquoi éprouvait-il cette sensation nauséeuse ? Est-ce que cela venait du parfum trop capiteux, oriental et sensuel, de cette mini femme au regard ensorceleur ?

Pour ne pas provoquer le Diable, le jeune employé décida de garder le silence. Après tout, ils arriveraient sans doute le lendemain sur le sol italien, et cette découverte ne serait plus son problème mais celui des douaniers.

Chapitre 1

Mardi 18 novembre 1930

Cela faisait trois jours que les deux pilleurs de temple n'étaient pas sortis du logis. Leur commanditaire avait exigé qu'ils soient discrets.

Le rendez-vous pour livrer l'objet dérobé était prévu à 12 h, aux bains publics. Le hammam était adjacent à leur domicile, dans cette casbah du Caire. Les maisons y étaient enduites de chaux de couleur claire.

Ce ne serait pas long de prendre le paquet contenant le journal du docteur Fouquet et de franchir la porte d'à côté. L'attente s'éternisait, par contre, depuis le vol au musée, et cela devenait pénible. Abdu, le petit singe capucin, supportait mal l'inaction et la captivité. Il mettait sens dessus dessous les deux pièces du logement, en bondissant d'un lustre à un rideau, d'une chaise au garde-manger, qu'il essayait d'ouvrir pour s'emparer des fruits qu'il convoitait.

— Il faut que cet animal prenne l'air, Farid ! décréta Youssef.

Les deux frères avaient besoin de sortir, eux aussi. Mais c'était plus facile de prendre comme prétexte le singe, plutôt que d'avouer que la situation leur pesait.

Il y avait autre chose qui tracassait Youssef : l'Égyptien avait été obligé de quitter son emploi au magasin Kriéger, dans la crainte d'être reconnu par Dany Roche. Il avait trahi la famille du jeune Français. Il s'en voulait.

C'était par hasard qu'il avait entendu le jeune vendeur converser avec le fils de l'ambassadeur d'Autriche, un mois plus tôt.

Dans leur échange, il était question d'héritage, d'un butin inestimable ! Il s'était renseigné depuis, en laissant traîner ses oreilles. Il avait appris la filiation du garçon et l'existence du livre de bord de l'égyptologue.

Pourquoi donc avait-il eu l'idée de parler à leur acheteur du cahier légué par le docteur Fouquet à son petit-fils ? Si sa propre mère n'était pas tombée malade, il ne se serait jamais adonné à des actions aussi basses.

D'emblée, l'information avait intéressé l'Allemand qui leur réclamait régulièrement de s'approvisionner en vestiges antiques. Apparemment, le carnet faisait la liste d'objets précieux, localisés. Leur commanditaire avait tout de suite perçu l'intérêt d'un tel livre. L'amateur d'objets égyptiens avait flairé un bon filon. Il avait orchestré le vol du carnet.

Les deux brigands n'avaient pas pu refuser. Pour leur chef, la chasse au trésor allait commencer.

Youssef ne remettrait plus les pieds dans le quartier du Nil. Il ignorait quand il aurait de nouveau l'autorisation de sortir de chez lui et de reprendre une vie normale.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi ce bouquin aurait tant de valeur, pesta Farid, qui avait feuilleté l'ouvrage durant ces longues heures d'oisiveté. Il n'y a que des dessins obscènes de corps éventrés, et des lignes de texte incompréhensible. Si tu veux mon avis, mon frère, c'est péché.

— Tais-toi. Si cela peut nous aider à payer le traitement pour sauver maman, je me fiche du contenu de ce colis. De toute façon, ni toi ni moi ne savons lire le français.

— C'est vrai. Je n'étais d'ailleurs pas très doué pour déchiffrer l'arabe non plus, ricana le plus bête des deux voleurs. Mais on peut très bien se débrouiller au quotidien sans se casser la tête à apprendre toutes ces stupidités. Regarde Abdu ! Sa vie est simple : il est heureux de manger, de dormir, et de se dégourdir les pattes.

Un regard en direction du capucin appuya son discours. C'était vrai, que le singe se portait comme un charme. Par contre, l'agitation de l'animal ne passait pas inaperçue.

— Justement, avant qu'il ne détruise tout ici, tu ne veux pas le sortir faire un tour ?

— Et désobéir au Balafré ?

— Cet homme arrivera dans trois heures seulement. Et puis, ça te pose des problèmes, d'habitude, de ne pas suivre les règles ?

— Pas faux, j'aime bien n'en faire qu'à ma guise, reconnut le pilleur de Gizeh.

— Alors vas-y, je t'attends ici, conclut son frère.

Cette dernière remarque était inutile : où aurait-il pu aller, alors qu'il respectait à la lettre les conditions imposées par leur chef ?

•

Ali adorait se promener dans les rues de la ville, seul. Depuis que le jeune homme avait commencé à seconder son père, guide touristique sur les sites antiques, l'Égyptien trouvait qu'il n'y avait plus de séparation entre sa journée de travail et sa vie privée. Bien sûr, il adorait voir les étrangers écarquiller les yeux devant la splendeur des pyramides. Il s'amusait aussi de constater comme ils frissonnaient devant les chambres sépulcrales où avaient reposé des momies. Mais son indépendance lui manquait. Il était nostalgique de ses jeunes années. À cette époque, suivre les cours à l'école suffisait à meubler son temps. Et les trajets lui permettaient de s'aventurer à travers le quartier. Désormais, il avait son paternel sur le dos de l'aube jusqu'au soir.

Récemment, toute la famille avait souffert d'une période de chômage forcé. On avait soupçonné chacun des guides, car Gizeh avait été pillé. Les drogmans avaient finalement été innocentés grâce à l'inculpation d'un commissaire-priseur qui tentait de revendre la stèle de Thoutmôsis.

Planifier des visites fut un réel soulagement. Ali se réjouissait de la reprise des affaires. L'argent ne ferait plus défaut. Pourtant,

il avait demandé un congé à son père. S'il en fut surpris, le guide touristique avait tout de même accepté.

Au fond de lui, le drogman croyait qu'Ali s'était entiché de cette jeune amie dont il avait parlé une fois ou deux : la gamine déguisée en porteur d'eau s'était infiltrée dans leur convoi pour pénétrer à l'intérieur de la pyramide de Khéops. Ali avait laissé entendre que Nijma avait depuis disparu. Peut-être que le garçon la cherchait auprès de la communauté copte dont les roulottes occupaient plusieurs terrains vagues, en périphérie du Caire. Était-ce dangereux ? Certainement, mais après tout Ali avait passé quatorze ans dans la cité. Il était presque un homme. Il avait l'âge de faire ses propres expériences, songeaient ses parents.

En réalité, Ali n'enquêtait pas sur Nijma. Les filles ne l'intéressaient pas encore. Ce à quoi il occupait ses journées, c'était à retrouver la trace du singe qui avait dérobé le carnet de Dany. Il l'avait promis à ses amis. Depuis leur réunion générale au musée, l'ambassadeur Bauer avait dû partir en Europe, et son fils l'y avait suivi, accompagné de son ami français. Fritz et Dany avaient pris le train jusqu'à Alexandrie, d'où ils devaient embarquer pour l'Italie.

Dany Roche avait quitté le sol égyptien sans avoir pu récupérer le journal de son grand-père. Le jeune homme se sentait exalté à l'idée de prendre le large et de partir à la découverte de la fameuse momie de Zagreb à laquelle son médaillon avait appartenu. Une certaine tristesse l'imprégnait aussi : comment aurait-il pu expliquer à sa mère ce qu'il avait perdu, puisqu'il n'était même pas censé avoir ouvert le coffret secret de son aïeul ?

Le journal de Daniel-Marie Fouquet ne devait pas rester en de mauvaises mains. Ali s'y connaissait en animaux. D'après ce qu'il savait, seul un singe était assez agile pour leur avoir arraché le livre, avant de s'enfuir par une des fenêtres du musée.

Le plan du jeune homme était d'investiguer sur les marchés. Au souk, on trouvait tout ce qu'on voulait. Ali finirait par y découvrir les voleurs, il en était persuadé.

•

La caresse du vent sur son pelage, voilà une sensation délicieuse qui lui avait manqué. Abdu revivait. Le petit capucin se gratta la tête, coinçant un pou entre son pouce et son index, avant d'engloutir le petit parasite qui avait eu l'audace de se loger vers son oreille. Abdu fit pivoter son cou à cent quatre-vingts degrés pour guetter quelque chose à chaparder : des fruits ou des galettes de blé. Il avait cela dans le sang, n'y voyez pas de mal, il fallait qu'il se serve de tout ce que la ville lui offrait. Dans la nature, son clan cueillait des mangues à volonté. Ici, au Caire, le concept de la propriété privée le dépassait.

Justement, des bananes bien mûres l'aguichaient. Ni une ni deux, le petit voleur calcula sa trajectoire et le nombre de bonds nécessaires pour traverser la place en direction de l'étal du marchand. Il enchaîna les sauts jusqu'à son objectif, posa les pattes sur le rebord d'une cagette seulement le temps d'attraper un régime à deux mains. D'un coup d'arrière-train, il se donna l'élan nécessaire pour rebondir jusqu'au store de la devanture opposée, où sa queue s'enroula autour de la manivelle pour lui permettre de déposer son butin sur la toile. C'était juste le temps d'éplucher un fruit. Le commerçant floué rouspétait. Abdu fourra la banane presque entière dans sa bouche et reprit le reste de ses courses pour disparaître sur la terrasse voisine, où il dégusta deux autres gourmandises. Sur la place du marché, les humains s'affolaient. On l'épiait, l'interpellait. On allait le pourchasser, peut-être. Mais Abdu avait un avantage indéniable : il escaladait les obstacles de manière si leste qu'on aurait dit qu'il savait voler.

Il disposait également d'une intelligence roublarde. Sans scrupule, le petit singe jeta les peaux à terre et s'amusa de voir ses poursuivants glisser sur cette enveloppe visqueuse.

Deux rues plus loin, il disparut pour les marchands.

— Abdu, tu vas te faire remarquer ! Viens ici ! le gronda son maître, qui l'avait repéré, retranché dans un de leurs endroits préférés.

Mais au lieu d'obéir, le singe fit des grimaces à l'intention de Farid. Chaque fois que l'Égyptien un peu lourdaud s'approchait,

Abdu s'éloignait un peu plus haut, de toit en toit. À présent, c'était des noix et amandes chipées dans des jarres que le capucin lançait sur son poursuiveur.

Ali remarqua le manège entre le type et son animal. Instinctivement, il sut que cet homme était un des voleurs du musée. Le singe avait le profil recherché et l'attitude de son propriétaire semblait louche.

— Abdu, on devait se faire discret, implorait-il. Rentrons !

Ali retint son souffle et ne se signala pas. Ce qu'il voulait, c'était remonter la piste et suivre le voleur afin de savoir où le carnet du docteur Fouquet se trouvait. Intervenir alors que le larcin se composait de fruits ne lui servirait à rien. Alors, il se contenta d'observer, dissimulé à l'angle d'une boutique.

L'Égyptien qui venait de sortir de l'endroit où il se cachait depuis plusieurs jours était replet, moustachu. Sa tête était couverte d'un fez crasseux. Il clignait des paupières comme si le jour l'aveuglait, ou bien était-ce un tic nerveux.

Changeant de ton, il essaya d'amadouer son animal plutôt que de lui crier dessus. La stratégie fonctionna. Son capucin finit par lui sauter sur l'épaule et par frotter son museau sur sa joue, comme pour demander pardon.

— Allons, Youssef nous attend, dit tout haut l'un des frères qui avaient pillé le site gardé par le Sphinx.

En entendant le nom d'un des types qui avait travaillé pour son père, Ali obtint la certitude qu'il ne se trompait pas. Cet homme avait fait partie des vauriens qui les avaient enfermés dans la pyramide, prêts à les laisser mourir, pour une question d'argent. Si les adolescents n'avaient pas trouvé le moyen de s'en tirer sains et saufs, l'individu aurait eu leur mort sur la conscience ! Fou de rage, Ali lui souhaita d'en perdre le sommeil pendant des années.

Comment les voleurs avaient-ils su que leur piège n'avait pas fonctionné ? Et qui les avait renseignés sur le fait que Dany Roche possédait le journal de Fouquet ? À sa connaissance, personne n'en avait parlé avant que les jeunes gens ne soient enfermés.

Ali se jura d'obtenir des réponses. Il serra les dents et marcha à pas feutrés dans l'ombre du pilleur, jusqu'à sa maison, voisine des bains d'Al-Foustat. Ainsi, le précieux cahier s'était trouvé là. Y était-il encore ? Comment le récupérer ?

Tandis que la porte s'ouvrait pour laisser entrer Farid, le jeune Égyptien distingua les traits d'un Européen, au visage barré d'une cicatrice boursouflée.

— Monsieur ?... s'étonna le pilleur désobéissant, pris sur le fait.

Il fut stoppé par une grande baffe qui le réduisit au silence.

— J'ai bien fait d'avancer notre rendez-vous et de venir voir comment vous gériez la situation chez vous, décréta leur hôte dans un anglais où pointait un fort accent allemand. Vous êtes stupides et vous vous exposez inutilement. J'en étais sûr. Heureusement que je suis venu récupérer le « colis » dès maintenant.

— Oui… Euh… *Sorry*… balbutia Youssef pour excuser la sortie de son frère.

L'huis se referma sur une vision qui ne quitta plus la rétine d'Ali. L'homme balafré tenait à la main une enveloppe Kraft qui pouvait contenir le carnet volé à Dany.

Impossible d'intervenir. L'estomac torturé par l'appréhension, Ali se mit dans la file d'attente des clients pour le hammam et attendit que l'Européen ressorte. Il faudrait surveiller les agissements de cet étranger au visage couturé. Son faciès n'était pas discret. C'était un avantage pour eux.

Une minute passa, puis deux. Vite ! implora silencieusement le jeune homme dont le tour approchait. Il n'avait pas l'intention de payer sa place et d'aller prendre une douche.

Enfin, l'Allemand repartit, et Ali fit comme s'il avait changé d'avis et renonçait à pénétrer dans les thermes. En pivotant la tête, il vit son suspect monter dans un fiacre. Oh non ! Il le reconnaissait. Son sang se glaça. Impossible !

Sans doute que ces véhicules noirs se ressemblaient tous ? Des panneaux laqués, des enjoliveurs argentés, des vitres teintées ! Cependant, la plaque diplomatique ne le trompait pas. Pas plus

que le conducteur qui vint tenir sa portière. Ali l'avait déjà croisé, cet individu au képi gris. C'était le chauffeur attitré de l'ambassadeur Bauer. Fritz avait plusieurs fois été déposé au musée par ce même personnage. Il servait son père !

Le jeune espion se mordit la lèvre pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Il devait rester concentré. Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Installé dans un patio où il essaya de se réchauffer en buvant du thé à la menthe, Ali s'obligea à réfléchir à des explications plausibles. Il parlerait avec Crypto. L'Anglais était de bon conseil. Était-ce parce que la famille Bauer venait de partir pour l'Europe que le taxi louait ailleurs ses services ? Ou bien l'ambassade était-elle impliquée ?

•

Camille Berkeley se regarda dans la glace attentivement. La jeune fille scrutait les marques de puberté enlaidissant son visage ou son décolleté. Sa peau devenait grasse et les boutons d'acné apparaissaient, certains matins, malgré tous les efforts de l'adolescente pour manger sainement et garder une bonne hygiène corporelle.

Les difficultés s'accumulaient. Camille ne supportait pas sa propre odeur de transpiration et se frottait vigoureusement les aisselles avec de la pierre d'alun. Quant à sa poitrine… le sujet était tabou. Elle-même refusait sa féminité et continuait de se bander les seins, afin de garder un torse plat, sous une chemise de garçon. Camille préférait penser à elle-même au masculin.

— Ah, tu es là, toi ? laissa-t-elle échapper dans un soupir, en constatant que son chat l'observait.

Bastet ne la jugeait pas. La femelle sphynx était une confidente muette et parfaite. Cette race de chats sans poils exposait les plis de sa peau glabre.

— Tu sais, il me manque… confia Camille en terminant de se préparer.

Une fois habillée, elle chaussa ses épaisses lunettes de myope, qu'elle portait comme l'attribut indispensable du rôle qu'elle s'était choisi : celui d'archiviste du musée. Sous le nom de code de Crypto, Camille s'intéressait aux écrits plutôt qu'à l'action.

Jusqu'à sa rencontre avec Fritz Bauer et Dany Roche, l'adolescente recopiait des hiéroglyphes sur des cahiers, avec l'application d'un élève scribe. Désormais, son quotidien avait évolué.

La chatte savait que sa jeune maîtresse était tombée sous le charme de Fritz. Camille parlait du jeune Autrichien à longueur de journée.

— Je ne vais pas tarder à obtenir de ses nouvelles. Dès son arrivée, mon petit ami m'enverra un télégramme pour me rassurer. Non pas que je sois inquiète. Fritz est si fort. Tu as vu ses muscles. Il est courageux, intrépide même. Quand il sera à Vienne, il me tiendra au courant de leurs agissements…

Bastet détourna son attention. L'oreille ultra-sensible du félin venait de capter un bruit inattendu. Elle l'identifia comme le pas du destin, qui apportait à Crypto une nouvelle lettre postée à Saqqarah par ses parents.

Tiens, le facteur ? À cette heure ? finit par réagir l'archiviste.

La chatte eut un sourire énigmatique. Les pièces du puzzle s'emboîtaient enfin. Elle avait mis la bohémienne sur la route de sa jeune maîtresse afin que Camille réussisse à surmonter son agoraphobie. À présent, miss Berkeley était prête à mettre un pied à l'extérieur. Et la rencontre avec ses jeunes amis d'horizons variés ne tenait en rien du hasard. Bastet y avait veillé.

Un nouveau courrier de maman ? Encore ces phrases incompréhensibles ? Est-ce un jeu ?

Camille s'attela à déchiffrer le message. C'était une mission pour Crypto. Et comme chaque fois que le jeune archiviste tentait de traduire un texte en langue inconnue, il fallait procéder par étape. Trouver les bons outils. Rattrouper le matériel. Comparer les sources. Transcrire pour manipuler les mots et symboles.

Camille décida d'aller chercher les lettres précédentes pour les disposer sur son bureau, non loin de la table où ses amis et elle avaient autopsié leur première momie.

Chaque fois, l'en-tête du texte était encodé. Elle allait décortiquer les messages que sa mère persistait à lui adresser ces dernières semaines.

Un grand vent de changement soufflait sur le musée.

Chapitre 2

Mercredi 19 novembre 1930

Le Balafré attrapa le combiné du téléphone et il composa le numéro de l'opératrice en faisant tourner le cadran de l'appareil, le doigt enfoncé dans chaque onglet numéroté. Il devait joindre la chancellerie de Berlin. La demoiselle le fit patienter, le temps de câbler sa prise jack sur le serveur desservant les locaux du Reich. Elle le mit en communication avec son interlocuteur au bout de longues minutes.

— Oui, je l'ai, déclara l'Allemand missionné en Égypte pour trouver un financement à la campagne politique de son candidat.

— Alors, cela évoque-t-il le trésor que nous pensions ? voulut savoir son contact au gouvernement.

— On dirait. Oui. J'ai feuilleté le carnet. Fouquet y recense des pièces en or, inestimables. Il fait la liste des acquéreurs et des endroits où ces chefs-d'œuvre sont conservés.

— Bien, très bien, même. Je suis satisfait. Qui vous savez financera vos déplacements, afin de récupérer ce butin. J'attends de vous la plus grande discrétion.

— Bien évidemment, Monsieur Fisher.

— Ne me recontactez pas avant d'avoir mis la main sur des éléments tangibles. Des bijoux précieux, par exemple. La campagne politique de septembre nous a coûté cher. Il nous faut rembourser nos partenaires.

— Affirmatif, chef.

En raccrochant le combiné, assuré du soutien de son parti, l'Allemand claqua de la langue, satisfait. L'échange avait été bref,

mais tout s'était bien passé. Son implication s'inscrivait dans des préoccupations politiques.

Le Balafré était encore sur le sol allemand lorsque le vieux maréchal Von Hindenburg avait dissous le parlement, en juillet, en vertu de l'article 48 de la constitution. La Nation allait mal et aucun accord n'avait été possible entre les différents protagonistes pour redresser le pays affaibli par sa défaite lors de la Grande Guerre. La dépression se poursuivait.

Ce contexte fut favorable au parti national démocratique, que Fisher et lui-même soutenaient. En septembre 1930, le peuple s'était exprimé par vote, et leur candidat était désormais au pouvoir.

L'ancien militaire avait accepté de partir au Caire pour y chercher un appui financier et logistique. C'était en bonne voie.

En triturant sa cicatrice qui le tiraillait suivant les conditions climatiques, celui qu'on appelait le Balafré se souvint qu'il avait manqué mourir, pour protéger ses convictions. La lame qui lui avait déchiré la joue aurait pu se planter dans sa gorge ou transpercer l'orbite pour atteindre son cerveau. Au lieu de cela, Dieu l'avait épargné. Il avait une tâche d'importance à accomplir, c'était certain.

Ses méninges fonctionnaient encore très bien et son visage marqué à vie témoignait de sa ténacité. Il était l'homme de la situation.

L'Allemand caressa du doigt la couverture de cuir du carnet qu'il avait convoité. Il l'ouvrit et en huma l'odeur un peu surannée, mélange d'encre et de fumée parfumée. Le docteur Fouquet avait sans doute eu l'habitude de faire brûler des bâtonnets d'encens dans son cabinet. Une senteur orientale avait imprégné ces pages. Ce n'était pas déplaisant. Le Balafré eut un sourire carnassier.

L'égyptologue y consignait ses découvertes, le résultat des autopsies pratiquées, mais aussi ses projets et ses moments de doute ou d'inquiétude. L'écriture de ces textes dans le journal était alors plus nerveuse, et des ratures témoignaient parfois de

la difficulté à trouver les bons mots. C'était troublant. Le Balafré s'intéressa d'emblée à cette partie du carnet, que les adolescents avaient négligée, car aucune image n'illustrait ces prises de conscience.

Fouquet avait commencé à ressentir une certaine angoisse ; c'était visible d'après sa graphie tourmentée. Cela s'était étalé sur plusieurs mois. Curieux, l'Allemand choisit de lire ces articles en premier.

Mieux valait savoir à quel danger il allait être confronté.

4 juin 1911

Cela ne peut plus durer. J'appréciais vraiment l'aide de Valentine. Elle était efficace et peu bavarde. Or elle vient de me donner sa démission.

Je la lui accorde, car des phénomènes étranges se produisent ces derniers temps. On vient sonner à la porte, très régulièrement. Quand elle va ouvrir, il n'y a personne. Il y a eu la fois où les fenêtres du rez-de-chaussée ont été retrouvées ouvertes, alors même qu'elle me certifiait que la maison avait été bien fermée. Rien n'a disparu, ce jour-là, mais sur mon bureau, des documents ont été déplacés. La faute aux mauvais esprits ?

Des bibelots sont introuvables. J'en suis venu à croire qu'on cherche quelque chose de particulier, chez moi.

Et surtout, j'ai été victime d'une agression. J'en tremble encore. C'était le mois dernier, en pleine rue, alors que je me rendais à la bibliothèque. Quelqu'un m'a arraché ma croix de baptême. Le Caire est une ville moins sécurisée qu'avant, me dit-on. Ma réputation me précède partout. Je ne veux pas vivre dans la peur d'être une cible, parce que je suis Français, et qu'on m'impute un certain nombre de crimes. C'est Gaston Maspero lui-même qui m'a demandé d'autopsier des momies, à mon arrivée ici, en 1881, ne l'oublions pas !

J'ai beaucoup fait progresser la recherche, et grâce à moi, les Égyptiens eux-mêmes connaissent mieux les rituels d'embaumement de leurs ancêtres. Je m'en justifierai devant l'Éternel.

Je n'ai à rougir de rien, et je ne tolérerai pas que de simples mortels viennent juger mes actes !
Aujourd'hui, le 4 juin 1911, je me sens presque abandonné. J'aurais voulu fréquenter plus assidument ma fille… Mais c'est un autre sujet : il n'est pas évident de se faire pardonner des années d'absence… J'ai pourtant essayé.

À cet endroit, l'écriture était un peu effacée, comme si une larme était tombée sur l'encre fraîche. Le Balafré déchiffra pourtant :

Et si le pendentif d'Usil que je lui ai offert la mettait en danger ? Je devrais l'en avertir. Que Dieu nous protège !
Du Caire, D-M. Fouquet

L'Allemand fronça le nez. De quoi parlait ce vieux fou ? Quelle était cette « fille » sinon la vendeuse du magasin Kriéger où le carnet avait été repéré ? Les deux voleurs à son service, à peine plus malins que le singe qui les accompagnait partout, avaient parlé d'un adolescent : Dany. Ce dernier serait le petit-fils caché de Fouquet. Le gosse, ou cette femme, possédaient-ils le bijou de grande valeur que le médecin avait cru mettre en sûreté ?

Un petit tour au commerce de meubles français s'imposait.

•

Ali n'avait jamais fréquenté le musée des antiquités égyptiennes du Caire avant de connaître Dany Roche et ses proches. Le jeune homme était pourtant passionné par la mythologie de son pays, depuis l'enfance et il avait commencé à explorer les sites majeurs, accompagnant son père durant les deux dernières années. Il escortait les touristes en guidant son chameau Jamal jusqu'à Gizeh, afin d'emmener les curieux visiter les pyramides et le Sphinx.

Jamais encore il n'avait considéré que les vestiges renfermés entre ces murs puissent s'adresser à lui, plutôt qu'aux Européens

férus d'égyptologie. Quel comble de constater combien cette science avait enflammé la France et l'Angleterre !

Sans préjugé, Dany lui avait donné accès aux salles qui exposaient le passé de son peuple. Ali se sentait redevable. La culture était pour tout le monde, riches ou pauvres, sans distinction d'origine ou de religion. Il continuerait de se rendre au musée. Ne serait-ce que pour obtenir des nouvelles de ses amis par le biais du jeune Berkeley.

— Hello, Crypto ! C'est moi ! annonça-t-il en pénétrant dans l'édifice par la porte de service.

Au sous-sol, le domaine de l'archiviste comprenait plusieurs pièces : un local où s'entassaient les registres, une bibliothèque, des bureaux et des salles de stockage pour les objets non exposés. Camille Berkeley était dépositaire des clés, mais certains lieux devaient rester fermés. La seule dérogation à laquelle Crypto avait consenti, c'était d'avoir rouvert l'ancien cabinet où Daniel-Marie Fouquet avait laissé des affaires, pour que Dany puisse récupérer son dû. La pièce privée de James Berkeley, par exemple, était un sanctuaire où personne ne mettrait les pieds. Pas même le jeune archiviste.

— C'est Ali ! insista l'adolescent. Tu es là ?

— Où veux-tu que je sois ? répliqua enfin Crypto avec un ton moqueur.

Sa phobie de l'extérieur était notoire. L'Égyptien lui sourit en lui tendant la main pour une poignée franche, entre garçons. S'il avait su que son ami était en fait une fille, Ali en aurait certainement été gêné. Au lieu de cela, il attaqua directement le sujet qui lui brûlait les lèvres :

— Il faut que je te parle de quelque chose…

— Moi aussi, ajouta l'Anglais.

— Ça concerne les amis.

— Ah, alors je t'écoute en premier.

— Tu te rappelles le livre volé ?

— Bien sûr.

— J'ai mené mon enquête. Celui qui est derrière tout ça, je crois l'avoir repéré.

— Qui est-ce ?

— C'est bien ce qui me chagrine…

Ali hésitait à lâcher son information. Il se sentait redevable vis-à-vis de Fritz et de Dany, qui avaient permis d'innocenter son père en retrouvant la stèle de Thoutmôsis chez un commissaire-priseur du Caire.

— Il est monté dans le fiacre de l'ambassade d'Autriche, livra-t-il d'une petite voix.

Un silence s'installa. Crypto se malaxait les tempes, en proie à une intense réflexion.

— Mais monsieur Bauer est parti pour Vienne. Il a sans doute un collaborateur véreux dans son entourage. Il faudra avertir Fritz et lui dire de rester prudent. Crois-tu que notre *friend* a été espionné, et que c'est comme ça que ces personnes peu recommandables ont compris le potentiel du journal de bord de Fouquet ?

— Je l'ignore. Peut-être. J'ai le sentiment que tout le monde court après ce fameux carnet : les pilleurs, mais aussi ces étrangers…

— Ils ne sont pas les seuls, tu ne crois pas si bien dire, le coupa Crypto. Écoute, ne prends pas peur, mais il me semble que nous avons déclenché quelque chose de bien plus grave.

— De quoi parles-tu ?

— Suis-moi dans la bibliothèque. J'ai quelque chose à te montrer…

n'co
éditions
/ ROMAN
/ PULP
/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits
www.nco-editions.fr

Cendrine Bertani
Triche à Vienne
La momie d'Usil-Rê – Épidode 2

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG
Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr